

## Judaïsme et franc-maçonnerie

Jérémy Guedj

« Le Judaïsme doit garder pour la franc-maçonnerie en général une vive et profonde sympathie, et rien de ce qui touche à cette puissante institution ne doit lui être indifférent », pouvait-on lire, en 1861, dans les colonnes du journal français *La Vérité israélite*. Pareille injonction semblerait ratifier un sentiment largement partagé prêtant au judaïsme et à la franc-maçonnerie de puissantes affinités électives, voire une symbiose parfaite, dont l'ancienneté tiendrait force d'argument. Les éléments venant nourrir cette impression ne manquent pas, il est vrai, et relèvent d'aspects variés qui paraissent de prime abord se compléter. Pour ceux qui se veulent les nouveaux bâtisseurs du temple de Salomon et œuvrent à l'avènement de la Jérusalem céleste, la référence juive, même si elle ne fut pas toujours revendiquée, paraît sinon évidente, du moins bien présente. Une part importante de la symbolique maçonnique puise également dans l'héritage biblique et cabalistique, au point que plusieurs auteurs, en dépit de contestables raccourcis parfois, ont pu en dresser l'impressionnant inventaire. À quoi s'ajoute que les idéaux des fils d'Hiram et d'Israël, réunis par une communauté de valeurs et souvent de destin, se distinguèrent à travers l'histoire par une nette proximité, comme en témoigne par exemple leur semblable conception de l'ancrage ici-bas, ignorant les frontières et se revendiquant d'un message universel. Ce qui n'étonne guère lorsque l'on se souvient que les Juifs, profondément attachés à leurs patries d'accueil à l'ère de l'émancipation, n'en appartiennent pas moins à une « unité culturelle transnationale » (Michel Espagne et Michaël Werner), tandis que la franc-maçonnerie se pense volontiers comme une diaspora. Là encore, le lexique parle de lui-même.

Filiation, imprégnation et ressemblance ne signifient pas pour autant alliance, encore moins fusion. Judaïsme et franc-maçonnerie sont de ces réalités aussi complexes que fuyantes que l'on connaît souvent à travers le miroir déformant des représentations ou des fantasmes, alors que tout ce qui a trait aux appartenances et identités doit être exploré avec la plus grande circonspection. La fraternité prêtée aux Juifs et aux francs-maçons n'est-elle pas plus image que réalité ? Il convient de démêler les fils de ce sujet en sériant les éléments à l'œuvre, ce qui revient à sillonner une inconfortable ligne de crête séparant les défenseurs d'un lien inébranlable de ceux qui se laissent aller aux préjugés, toujours réducteurs et faciles. Un point commun les rassemble cependant : ils sont « illusionnés par tout ce décor hébraïque qui caractérise l'initiation dans les loges », d'aucuns concluant « que les Juifs

avaient toujours été les inspireurs, les guides et les maîtres de la maçonnerie, bien plus même, qu'ils en avaient été les fondateurs », pour reprendre les mots de Bernard Lazare (*L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, 1894). Le dossier mérite pourtant, sans prétendre à l'exhaustivité naturellement, d'être instruit méthodiquement.

C'est un fait, l'association entre judaïsme et franc-maçonnerie dans l'imaginaire collectif fut surtout l'œuvre de leurs ennemis, chantres de l'antisémitisme et de l'anti-maçonnisme, motifs de haine voisins quand ils ne se confondaient pas. Il est important de noter que ce qu'il est convenu d'appeler l'« anti-judéo-maçonnisme » ne saurait se réduire à un bloc monolithique, mais emprunte au contraire à diverses doctrines, au risque d'évidentes contradictions qui ne semblaient que très peu incommoder ceux qui en véhiculaient les thèmes. Faiblesse conceptuelle qui constituait une réelle force d'attraction. Ces ambiguïtés ne résistent cependant pas à l'analyse. Il n'a pas fallu attendre les *Protocoles des Sages de Sion* pour que naquît le mythe du complot ourdi par les Juifs et les francs-maçons, *a fortiori* les Juifs francs-maçons. La nuance a son importance. Tantôt les Juifs se contentaient en effet d'infiltrer l'Art royal en masse afin, au choix, d'asseoir le pouvoir de la haute finance internationale et cosmopolite contre les nations ou de préparer la révolution mondiale, tantôt ils en étaient les maîtres absolus, faisant des autres initiés les jouets d'Israël ; parfois, les Juifs devenaient les simples alliés objectifs des francs-maçons. Aucune logique ne se dégage de la haine. L'argumentaire, si tant est que le terme convienne, variait selon les moments, les individus et surtout la nature de leur antisémitisme ou anti-maçonnisme, plutôt d'origine catholique ou nationaliste. En France ainsi, outre les écrits de l'abbé Barruel remontant à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un libelle paru en 1815 s'intitulait *Le Nouveau judaïsme ou la franc-maçonnerie dévoilée*, suivi plus tard de *Francs-Maçons et Juifs. Sixième âge de l'Église d'après l'Apocalypse*, dû à l'abbé Emmanuel Augustin Chabauty (1880). En 1887, un pamphlet publié à Bruges s'interrogeait : *Judaïsme et franc-maçonnerie. La franc-maçonnerie est-elle d'origine juive ?* Le célèbre ouvrage de Mgr Léon Meurin dressait une analogie sous le titre *La Franc-maçonnerie, synagogue de Satan* (1893), et attribuait tous les bouleversements de la modernité à la « secte maçonnique, sous la direction suprême des Juifs ». À l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, Isidore Bertrand publie quant à lui *La Franc-maçonnerie, secte juive* (1905). Affaire Dreyfus et question laïque renouvelèrent ce thème, de même que, plus tard, l'immigration juive, le communisme, le Front populaire et autres maux imputés aux Juifs et à la franc-maçonnerie. Fut ainsi créée en 1912, à l'instigation de Mgr Jouin, la *Revue internationale des sociétés secrètes* ; en 1929, avant donc le déferlement de la vague antisémite d'avant-guerre, Léon de Poncins publia pour sa part *Les Forces secrètes de la Révolution. Franc-maçonnerie et judaïsme*. On pourrait prolonger la liste de semblables publications à l'envi. Retenons simplement que le mythe de la connexion judéo-maçonnique, aux origines bigarrées, s'est forgé par

étapes, sans nécessairement se clarifier au fil du temps. Lisons pour nous en convaincre un extrait de *La Libre Parole*, journal à succès d'Édouard Drumont, champion de la lutte contre la « judéo-maçonnerie » : « Je vous ai expliqué, écrit-il, que la Franc-maçonnerie était d'origine juive et que les Juifs, depuis la guerre surtout, étaient les maîtres à peu près absolus des Loges. Il n'y ont, comme rivaux ou plutôt comme émules, que quelques politiciens protestants, pasteurs plus ou moins défroqués [...], qui sont heureux de trouver au Grand Orient un exutoire à leur prurit de prosélytisme en même temps qu'un moyen d'assouvir leurs vieilles haines et leurs vieilles rancunes contre la France catholique ». Et d'ajouter que la France se trouve « dirigée, mi partie par les Juifs, mi-partie par un lot de huguenots fanatiques » (19 août 1899). Pour quiconque le scrute avec précision, le propos est confus : les Juifs auraient régné sans partage sur la franc-maçonnerie, mais ils devaient compter avec les protestants, tout à la fois pour la République et contre l'Église. Est-il besoin de souligner que de tels discours ne reposaient sur aucun élément réellement observable ? Sans doute les ressorts de la haine ne sont-ils d'aucun pays et les associations d'idées faciles en toute contrée. Les historiens insistent cependant de plus en plus sur la circulation des doctrines de haine à l'échelle mondiale, notamment aux premier XIX<sup>e</sup> et second XX<sup>e</sup> siècles. Osera-t-on parler d'une « Internationale » du nationalisme ? Les similitudes apparaissent en tout cas frappantes. Si l'on prend par exemple le cas du Québec au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, on s'aperçoit très vite que le discours de l'extrême droite locale semble calqué sur celui en vigueur de ce côté de l'Atlantique. Tandis que 1893 voit naître *La Croix* de Montréal, s'ouvre, selon une rhétorique éculée, une lutte contre l'emprise judéo-maçonnique sur la société, entreprise antinationale dirigée contre le peuple et l'Église. Pourtant, ni la réalité de la franc-maçonnerie ou de la présence juive locale, ni même les termes de la question nationale ou anticléricale au Québec ne fournissent le moindre élément susceptible d'asseoir ces postulats. Il en ira de même après 1917 et la création de l'Action française de Montréal ; l'homonymie témoigne suffisamment, malgré des réalités différentes, de la réappropriation intellectuelle à l'œuvre. Ces exemples prouvent en l'espèce que le discours ne provient nullement de la réalité mais semble au contraire créer sa propre réalité, sa propre vérité, complètement déconnectée de toute validité effective. Tout n'est cependant pas qu'idéologie et il importe également d'insister sur l'utilité de circonstance que peut revêtir l'« anti-judéo-maçonnisme ». En Italie ainsi, le fascisme au pouvoir décocha des flèches de plus en plus nombreuses contre la franc-maçonnerie, jusqu'à l'interdiction de celle-ci en 1925 ; au sein de cette campagne, l'on ne relia cependant pas cette question, du moins dans les milieux officiels, à celle du judaïsme, auquel Mussolini se révéla favorable jusqu'au milieu des années 1930. Ce ne fut qu'alors, avec l'avènement d'un antisémitisme d'État, que surgit brusquement outre-monts la « judéo-maçonnerie ». Élément révélateur

de l'artifice propagandiste sous-tendant les politiques adoptées par les fascismes ou le régime de Vichy.

La réalité des rapports entre judaïsme et franc-maçonnerie ne doit semble-t-il pas être recherchée en tentant de débusquer un à un les arguments agités par les tenants de l'anti-judéo-maçonnisme, comme à travers un négatif où on lirait en creux le passé. Ces liens peuvent s'explorer sur un tout autre registre, qui doit là encore être dépouillé de tout raccourci. Qu'il existe une notable affinité entre judaïsme et franc-maçonnerie serait difficile à nier ; de nombreuses prises de position allant de Disraeli au rabbin italien Elia Benamozegh, en passant par la presse juive américaine, jalonnent cette histoire partagée. Céline, dans *Bagatelles pour un massacre* (1937), avait minutieusement répertorié nombre d'occurrences de ces déclarations. On comprend à travers cet exemple qu'il faut aller beaucoup plus loin. Les travaux de Pierre-Yves Beaurepaire sur le XVIII<sup>e</sup> siècle montrent qu'il n'en est pas allé toujours ainsi ; la franc-maçonnerie — du moins les francs-maçons — n'ont pas fait montre d'une invariable tolérance à l'égard de ceux qui leur paraissaient frappés par une incommensurable altérité, ce dont les Juifs n'avaient d'ailleurs pas le monopole. Certes, les années 1730 voient des Juifs entrer en loge à Londres ; la seconde édition des *Constitutions* d'Anderson (1738) comporte plus d'une référence à des Juifs francs-maçons, principalement séfarades. L'Art royal s'ouvrait ainsi de plus en plus à Israël. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il se trouvait pourtant encore au moins une loge, *Saint-Jean de Jérusalem*, Orient de Nancy, pour refuser l'initiation d'un candidat au seul motif de sa judéité ; le Conseil de l'Ordre veilla toutefois scrupuleusement à éliminer les écarts de ce type, qui martelaient notamment le quotidien outre-Rhin. La franc-maçonnerie semblait ainsi accompagner l'émancipation. Accompagner plutôt que favoriser, car il est plus juste de dire — à contre-courant d'une idée reçue peut-être — que l'entrée en loge couronnait l'intégration plus qu'elle ne l'accélérait. En témoignait le profil des initiés juifs, profondément insérés parmi les élites économiques, sociales, culturelles et même politiques des contrées auxquelles ils appartenaient. Les Crémieux, Reinach et autres Rothschild, en France, représentaient-ils véritablement l'ensemble de la population juive ? Aux belles heures de la III<sup>e</sup> République, les Juifs ne représentaient d'ailleurs jamais plus, au mieux, d'1 % des instances dirigeantes de leurs obédiences. Se pose dès lors une autre question : quel lien entretenaient-ils réellement avec leur judéité ? Le pêché d'essentialisation nous guète ; il consisterait à réduire l'homme à une seule des multiples appartenances ou identités qui le façonnent. On sait quel rôle un Crémieux put jouer dans l'émancipation des Juifs en France et dans le monde. En revanche, Pierre Birnbaum et Philip Nord ont bien montré à quel point la franc-maçonnerie constitua un creuset fertile pour les républicains, parmi lesquels beaucoup de Juifs. Citons la loge phocéenne *La Réforme*, qui comptait parmi ses membres Léon Gambetta et rassemblait entre autres Gustave Naquet,

directeur du journal *Le Peuple*, qui fut aussi préfet de Corse, ou l'avocat Gaston Crémieux, cheville ouvrière de la Ligue du Midi et sectateur passionné du régime de 1870. Or, ils étaient juifs, mais se rattachaient avant tout à un judaïsme d'héritage peu présent dans leur quotidien ; leur engagement politique comme leur appartenance à la franc-maçonnerie s'avèrent des éléments autrement plus décisifs dans leur itinéraire. De même à Nice, de nombreux membres de la célèbre dynastie juive Avigdor appartenaient à des loges maçonniques, comme *Les Vrais Amis réunis* ou *La Philanthropie Ligurienne* ; l'attachement à la judéité s'étiola pour certains qui abandonnèrent le judaïsme, élément décisif qui permet de nuancer la force du rapport entre deux appartenances, l'une d'elles n'étant confirmée que par un simple patronyme. Si bien que la fraternité maçonnique se révèle parfois plus forte et pertinente qu'une présumée affinité ou solidarité juive en loge. Au plus fort de l'Affaire Dreyfus, Ernesto Nathan, grand maître du Grand Orient d'Italie, n'a-t-il pas attendu l'avis de son homologue français avant d'afficher son soutien à son coreligionnaire ? En Algérie, le seul juif de la loge *La Libre Pensée* d'Alger s'était coupé de sa communauté pour être initié, avant d'en être expulsé. L'Algérie qui fournit d'ailleurs de nombreux contre-exemples à un mouvement de tolérance maçonnique continu : Émile Morinaud, membre, au XIX<sup>e</sup> siècle, du Parti français antijuif, candidat d'abord malheureux aux municipales de 1888 à Constantine — défaite imputée aux Juifs — avant les succès remportés quelques années plus tard, soutint la candidature de Drumont à Alger en 1898 ; il appartenait à la loge *Union et Progrès*, Orient de Constantine, où il manifesta un antisémitisme vigoureux, appelant notamment à l'abrogation du décret Crémieux. Ce sera l'œuvre de Vichy. Morinaud fut toutefois condamné pour ses agissements par le Grand Orient de France. À la même époque, la loge oranaise *L'Union Africaine* se caractérise cependant par son philo-sémitisme. D'où la nécessité d'éviter toute généralité, même si de pareils contre-exemples viennent confirmer la règle de la tolérance. L'erreur serait grande, d'un autre côté, de conclure à une symbiose ou à un front uni, en période d'antisémitisme notamment. En d'autres termes, l'on chercherait en vain une solidarité victimaire systématique. Un épisode méconnu, survenu à la veille du Front populaire, invite à la réflexion. Tout commença par la publication, en 1935, de l'ouvrage rédigé par Oscar de Férenzy, philo-sémite non dépourvu d'ambiguïté, *Les Juifs, et nous chrétiens*, qui consacrait précisément un chapitre aux rapports entre judaïsme et franc-maçonnerie. S'appuyant sans doute sur une documentation empruntée aux ennemis d'Israël, il présentait de manière erronée Léon Blum et Stavisky comme des initiés. Aussitôt, la presse s'en empara. Y compris les périodiques juifs, soucieux de démentir l'information, ce qui leur fournissait l'occasion d'explorer à nouveaux frais la réalité de ces rapports. *L'Univers Israélite*, organe du Consistoire, s'en fit tout particulièrement l'écho et invita à se méfier de tout amalgame : le journal donna d'abord la parole à un haut dignitaire

maçon, qui insistait sur la faiblesse de la participation juive à la franc-maçonnerie, se demandant si, pour certaines obédiences, les intéressés juifs initiés devaient toujours être considérés comme tels. Vint le tour d'Alfred Vigneau, ancien Maître de la Grande Loge de France, ayant rompu avec la franc-maçonnerie, mais qui parvenait au même constat : « Existe-t-il en France une Judéo-maçonnerie ? Nous répondons sans hésiter. Non ! » (14 février 1936). Tout semble ici réuni : la croyance, même parmi les philosémites, d'une alliance vaste et réelle, et le souhait des Juifs de montrer qu'il n'en était rien, loin de défendre une quelconque fraternité qui aurait pu nourrir l'antisémitisme, selon les mentalités de l'époque. Étaient-ils cependant écoutés ?

Alors que l'antisémitisme a connu depuis la guerre un mouvement en dents de scie à travers le monde, la certitude d'une communauté entre judaïsme et franc-maçonnerie demeure un préjugé à la peau dure, partagé par des familles de pensée variées voire opposées. Une trop rapide catégorisation du B'nai B'rith comme « franc-maçonnerie juive » internationale, qui adopte il est vrai un langage et une organisation voisins mais n'a rien d'une société à secrets loin s'en faut ou un examen grossier des loges israéliennes peuvent encore conduire à l'erreur. Les indicateurs d'une amélioration ne seront pas réunis tant que la question de la franc-maçonnerie sera confisquée par une presse de mauvaise encre confinant à la prudence ceux qui souhaitent légitimement explorer de manière rationnelle ces questions délicates. Plaidons pour que les historiens, ne repoussant pas les périodes récentes, prennent, démonstrations scientifiques à l'appui, leur part à ce débat. Voilà assurément une pierre importante qu'il leur revient de tailler.

Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Autre et le Frère. L'étranger et la franc-maçonnerie en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998.

Jacob Katz, *Juifs et francs-maçons en Europe, 1723-1939*, Paris, Le Cerf, 1995.

Luc Nefontaine, Jean-Philippe Schreiber, *Judaïsme et franc-maçonnerie. Histoire d'une fraternité*, Paris, Albin Michel, 2000.

Lucien Sabah, « La franc-maçonnerie et l'antisémitisme », *Revue des études juives*, vol. 155, n° 1-2, janvier-juillet 1996, pp. 107-145.